

Asticou

REVUE D'HISTOIRE DE L'OUTAOUAIS

Cahier n° 33

Décembre 1985



Monument funéraire de M. E.B. Eddy
au cimetière de Bristol au Vermont, E.U.

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE L'OUEST DU QUÉBEC
C.P. 1007, Place du Portage, Hull, (Québec)
J8X 3X5



La Société historique de l'ouest du Québec publie depuis juin 1968 un cahier périodique, intitulé ASTICOU, premier toponyme de la ville de Hull, consigné par Champlain dans le récit de son premier voyage aux Chaudières le 13 juin 1613. ASTICOU est en effet un mot algonquin qui veut dire "chaudière".

La Société historique de l'ouest du Québec

Succédant à la Société historique du nord de l'Outaouais (1935-1938), la Société historique de l'ouest du Québec s'est fixée dès le début de sa fondation les objectifs suivants:

- a) étudier et faire connaître l'histoire de l'ouest du Québec;
- b) recueillir, classer et conserver tous les ouvrages, documents et objets se rattachant de près ou de loin à l'histoire de la région outaouaise;
- c) exercer, dans les limites de ses capacités, des pressions auprès des corps publics de l'ouest du Québec en vue de l'érection de plaques ou monuments commémoratifs, et de l'aménagement de musées d'intérêt historique régional;
- d) publier sous forme de cahiers périodiques le résultat de ses travaux, et ainsi stimuler la recherche et l'intérêt public à l'égard de l'histoire régionale;
- e) collaborer avec les divers organismes représentatifs de l'Outaouais québécois dans le domaine toponymique et touristique.

La Société historique de l'ouest du Québec exerce son activité surtout dans les cinq comtés suivants du Québec: Pontiac, Hull, Gatineau, Labelle et Papineau. Toutefois, rien ne l'empêche de s'intéresser à l'ensemble du territoire québécois.

COMITÉ DE LA REVUE

Rédacteur: Dr. L.-M. Bourgoin, A.M., Ph.D. O.D.

Administration et abonnements: Monique Larouche-Depratto

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président: Dr. Louis-Marie Bourgoin

Vice-président: Ephrem Boudreau

Trésorière: Noëlla Dufresne

Secrétaire: Me Marie-Thérèse Marcil-Bourgoin

Archiviste: Georgette Mantha

Administrateurs: Monique Larouche-Depratto,

Antoinette Boily-McKinnon

Arthur A. Guertin

SOMMAIRE

Sommaire	1
Avant-propos	Louis-Marie Bourgoïn... 3
M. E.B. Eddy est mort	Le journal "Le Temps"... 4
Certains aspects de l'histoire de l'Outaouais ..	Charles Millar... 10
Avant-propos: travail de recherche sur la ferme du Castor	Pierre Moreau... 14
La culture matérielle des travailleurs forestiers	Alyne LeBel... 15
Chronique de la S.H.O.Q.	Marie-Thérèse Marcil-Bourgoïn 28

N.B.: La Société Historique de l'Ouest du Québec sollicite des dons pour l'aider à poursuivre ses activités. Nous donnons des reçus pour fins d'impôt.

AVANT-PROPOS

La mort de M. E.B. Eddy fut un évènement considérable dans la ville de Hull, dans l'Outaouais et même le pays. Ce nom Eddy éveille en chacun toute une période de l'histoire de notre ville et de notre région. Un extrait d'un journal de l'époque nous fait apercevoir les dimensions de cette nouvelle.

Lectures, souvenirs et recherches personnelles font partie de l'article sur certains aspects de l'Outaouais. Notre société souhaite la collaboration de personnes aussi intéressées à l'histoire de notre région.

Le Dr. Pierre Moreau nous présente le cheminement de ses travaux pour réaliser la reconstitution historique de la ferme du Castor.

La vie des chantiers a toujours été un élément essentiel de l'histoire de l'Outaouais; il est de première importance de connaître la vie de tous les jours dans les camps forestiers. L'article en question lève le voile sur le sujet.

La chronique de nos activités décrit les différents sujets abordés au cours de nos recherches sur l'histoire de notre ville et de notre région.

Dr. L.-M. Bourgoïn, A.M. Ph. D. O.D.
Rédacteur

LE TESTAMENT DE M. EDDY

Le Temps, Ottawa, samedi 17 février 1906.

Le vieil industriel était millionnaire. Le stock vaut près de cinq millions.

Copie du testament de E.B. Eddy a été déposée ce matin, à dix heures, au greffe du protonotaire à Hull. Tous les détails des dernières volontés du grand industriel défunt ne sont pas connus, au moment où nous allons sous presse, mais de ceux qui sont connus, il ressort le fait que la richesse de M. Eddy est beaucoup plus considérable qu'on le croyait. Des trois mille parts que forme le capital entier de la compagnie Eddy, qui est estimé à près de cinq millions de piastres, ce dernier en possédait quatre-vingt-dix pour cent à lui seul.

Dans ses dernières volontés, M. E.B. Eddy stipule que ses biens soient répartis comme suit: Savoir \$1,000. par année à son petit fils William Bessey. Après ces dix années écoulées, à condition que celui-ci porte le nom de Eddy, il recevra un huitième de la valeur totale de la succession. S'il refuse de porter le nom de Eddy, il sera par le fait déshérité.

Madame E.B. Eddy qui survit au défunt recevra les cinq-huitième de la succession.

Ses soeurs Melissa, Olivia et Leighton recevront chacune \$5,000.

Les co-associés de M. Eddy, MM. Millen, Rowley et Gormully recevront chacun deux cents parts du stock de la compagnie. M. Cushman, le quatrième associé, en aura cent-cinquante.

M. Eddy a en outre fait les dons suivants: Hôpital Protestant \$5,000, Hôpital Protestant du comté \$5,000, Orphelinat Protestant \$1,000, Refuge des vieillards \$500, Refuge des convalescents \$500, Ville de Bristol \$1,000.

Ce sont là les principales des dernières volontés du défunt. Le reste du testament sera rendu public lundi prochain.

M.E.B. EDDY EST MORT

LE JOURNAL "LE TEMPS"

Ottawa, lundi, le 12 février 1906

Le grand manufacturier de Hull expire samedi après-midi

**Carrière de ce citoyen universellement connu
au Canada et aux États-Unis**

E.B. Eddy est mort. C'est là la phrase sortant de toutes les bouches dans un grand nombre de villes canadiennes et américaines, samedi soir et hier. E.B. Eddy a succombé à deux heures moins dix minutes, samedi après-midi, à sa résidence, à "Standish Hall," à Hull. Dans cette ville, qui a grandi sous sa protection, le peuple porte un deuil général. Sur l'hôtel de ville, le poste des pompiers, à la tourelle des résidences du maire, des conseillers et de nombreux particuliers, flotte en berne l'Union Jack.

E.B. Eddy, capitaine d'industries, roi de la fabrication des allumettes et du papier en Amérique, l'homme d'affaires d'une rare habileté, est mort. Il était âgé de 79 ans. Homme d'une constitution robuste, il n'avait jamais été malade jusqu'à il y a un an, alors qu'au cours d'un voyage dans l'Amérique du Sud, il contracta un rhume qui dégénéra en catarrhe intestinal, maladie qui l'a conduit au tombeau. Malgré que depuis plusieurs semaines la maladie qui le minait prenait de la gravité, il ne manquait quand même de se rendre chaque jour aux bureaux de la compagnie. Le 25 janvier au soir, il quitta les bureaux vers six heures et en arrivant à "Standish Hill" se retira à sa chambre qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort. Le docteur Cousens, médecin de la famille, demeura constamment auprès du grand vieillard, et vendredi, l'état de celui-ci empirant, le docteur Lafleur de Montréal, un médecin canadien-français, habile spécialiste, fut appelé auprès de M. Eddy, mais à son arrivée il constata que la science n'avait plus de recours contre le mal et que la fin était proche. Au chevet du lit, quand la mort arriva, il y avait madame Eddy, madame Sheriff, sa mère, madame John Richardson, belle-soeur; M. J. T. Sheriff, de Halifax, beau-frère, et les messieurs associés avec E. B. Eddy dans les affaires, MM. Rowley, Millen, Gormully et Cushman, William Bessey, petit-fils du vieillard, arriva plus tard dans la journée, venant de Rothesay, N.B., où il est étudiant.

LA CARRIÈRE DE M. EDDY

M. E. B. Eddy est né à Bristol, Vermont, le 22 août 1827. Son père était un descendant d'une famille écossaise. Celui-ci était fermier et le jeune Eddy reçut toute son éducation dans une petite école de Bristol. À l'âge de 15 ans il quitta sa famille et se rendit à New-York, où il trouva une position chez un marchand détailleur. L'habileté qu'il démontra lui valut plusieurs promotions dans cette maison d'affaires,

et à l'âge de vingt ans il était le chef de cette maison de commerce. Un an plus tard il retournait à Bristol et commençait l'achat de produits agricoles pour les expédier sur les marchés de New-York et Boston. En 1851, il commença la fabrication des allumettes à friction. Prévoyant qu'il serait plus heureux en manufacturant ces allumettes, E. B. Eddy vint faire un tour dans notre pays, remarqua l'imposant spectacle qu'offrait la Chaudière et décida de se localiser à Hull.

E.B. EDDY À HULL

C'était exactement le 13 mai 1851 que E. B. Eddy, accompagné de sa jeune femme qu'il avait épousé à Bristol un an plus tôt, arriva à Hull. Après avoir pris demeure dans une maisonnette de bois, il loua le second étage d'une vieille fabrique à ciment appartenant à M. Ruggles Wright, au rez-de-chaussée duquel le vieux millionnaire J. R. Booth fabriquait, avec dix hommes à son emploi, des portes et des châssis. E. B. Eddy et sa femme se mirent à l'oeuvre, travaillant tous deux à la fabrication des peignes souffrés. La demande des allumettes devenant plus considérable, madame Eddy abandonna le travail et surveilla les quelques jeunes filles engagées pour faire le travail et M. E. B. Eddy se mit sur la route. Avec sa paire de chevaux, sa voiture et son stock d'allumettes à l'arrière, il allait dans l'ouest d'Ontario, à Sarnia, à Hamilton, etc.

En 1854, le 9 mai, cinq Canadiens-français, MM. Nelson Trudel, Moise Trudel, Ambroise Roy, Joseph Roy et Emery Ruel, arrivaient à Hull, venant de l'État du Michigan. Ils venaient à Hull mandés par M. E. B. Eddy qui avait décidé de commencer la fabrication des seaux et cuvettes en bois, sous la direction de M. Nelson Trudel. La fabrique, une bâtisse à un seul étage de 50 pieds de longueur par 20 pieds de largeur, fut bientôt construite et le 27 juillet 1854, les premiers seaux étaient fabriqués à Hull.

Hull n'était alors qu'une bourgade de deux cents habitants, mais l'établissement des fabriques de E. B. Eddy était connu du dehors, et de tous les points du pays commençait l'arrivée de Canadiens-français venant s'établir autour des fabriques de E. B. Eddy.

Ruggles Wright ayant bâti un moulin à scie, près de la glissoire du gouvernement, à l'endroit précis où se trouve aujourd'hui la fabrique de papier No. 2, E. B. Eddy le loua, puis l'acheta. Plus tard il bâtit une seconde scierie et en 1865, M. Eddy fabriquait des allumettes, des seaux et faisait le commerce du bois, employant à ce travail au-delà de 500 personnes des deux sexes, et tout Hull pour ainsi dire travaillait pour E. B. Eddy. Les filles et les femmes travaillaient à la fabrique d'allumettes, les hommes aux scieries où à la fabrique de seaux et cuvettes, et les femmes qui à la maison avaient soin des enfants, quand ceux-ci dormaient fabriquaient pour Eddy des "cassauts" pour ses allumettes.

LA PREMIÈRE ÉGLISE

Le Rév. Père Reboul était curé de Hull quand la première église catholique en pierre fut construite. M. E. B. Eddy donna toute la pierre et le sable nécessaires à sa construction.

En 1882, un désastreux incendie détruisit la ville de Hull, et avec celle-ci disparurent les fabriques de E. B. Eddy. Ce fut une perte de \$250,000 pour M. Eddy, mais avec cette énergie indomptable qui l'avait déjà fait traverser maints déboires, il se remit à l'oeuvre et l'oeuvre disparue fut reconstruite.

EN COMPAGNIE

En 1886, les affaires de la compagnie furent confiées à une compagnie à fonds social, dont M. Eddy fut nommé président, position qu'il occupa jusqu'à sa mort. À la conflagration de 1900 toutes les industries de la compagnie furent détruites, mais, avec l'aide de ses lieutenants, tout fut reconstruit et la compagnie Eddy possède aujourd'hui 27 fabriques, réparties comme suit: Quatre fabriques de papier, donnant un rendement de 100 tonnes de papier par jour; une fabrique produisant 52,000,000 d'allumettes chaque jour; une fabrique de seaux et cuvettes de bois; une autre de seaux et cuvettes en papier; une fabrique de sculpture; un moulin à scie, etc., etc.

Les propriétés de la compagnie à Hull, sont évaluées, dit-on, à \$5,000,000 et les vingt entrepôts disséminés au Canada, aux États-Unis et en Europe, avec les stocks de marchandises qu'ils contiennent, sont évalués à encore cinq millions de dollars.

M. EDDY POLITICIEN

En politique, M. Eddy était conservateur. Il représenta comme tel le comté d'Ottawa à Québec, de 1870 à 1875. Il fut maire de Hull durant treize années et siégea aussi au conseil comme échevin.

LES FUNÉRAILLES

Le corps de M. Eddy, devant lequel plusieurs milliers de personnes, indépendamment de races et de religion ont défilé hier et aujourd'hui, a été exposé dans le grand salon de sa résidence. Le cadavre a été embaumé.

Les funérailles ont eu lieu cet après-midi, et le service funèbre à la résidence fut conduit par le Révd Dr. Herridge. Le convoi funèbre a quitté la résidence du défunt à trois heures pour la gare Centrale où le corps sera embarqué à bord du wagon privé de M. J. R. Booth, en route pour Bristol, Vermont, où aura lieu l'inhumation.

Les porteurs honoraires étaient MM. F. W. Avery, H. N. Bate, Henry Blakeney, J. R. Booth, C. E. Graham, J. P., E. H. Lemay, Montréal; Denis Murphy, hon. juge Rochon et M. N. Tétreault, J.P.

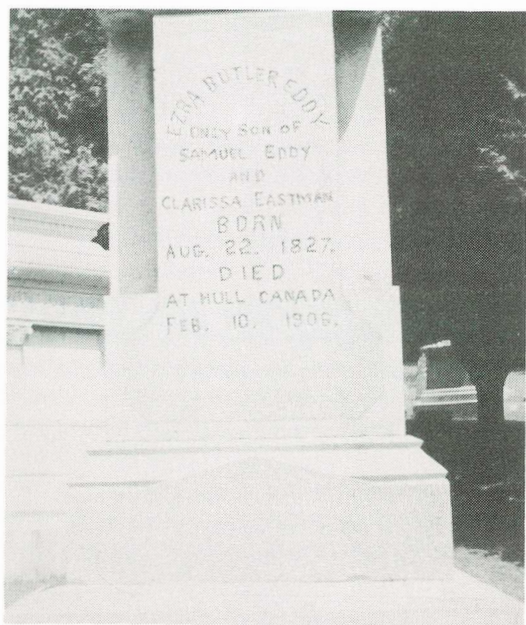
Les porteurs officiels étaient MM. Barnabé de Repentigny, Wm Hamilton, Thomas Kelly, Jack Clark et Michael Burns, tous contremaîtres aux fabriques de la compagnie; le premier, M. De Repentigny, est le plus vieil employé, étant au service de la compagnie depuis 36 ans.

Au nombre des officiers de la compagnie qui accompagneront le corps jusqu'au lieu de sépulture, sont MM. H. P. et E. Schofield, de St. John; F. H. Andrews, Québec; J. A. Hardisty, F. K. Kealey, Montréal; J. E. McEathron, Brockville; A. E. Hall, Ottawa; J. A. Hendry, Kingston; T. A. Weldon, James Loggie, Toronto; A. Powis, Hamilton; Donald MacLean, London; James Tees et John Punce, Winnipeg.

UN MONUMENT

M. Hamilton McCarthy, sculpteur, a reçu ordre de couler un bronze grandeur naturel, de M. Eddy. Ce monument sera placé en avant des bureaux de la compagnie.

Parlant de M. Eddy, M. J. R. Booth a dit: "Je regarde sa mort comme une perte irréparable, non seulement pour la ville de Hull, mais pour tout le Canada."



Épitaphe sur le monument de M. E.B. Eddy
au cimetière de Bristol au Vermont, E.U.

TRIBUTS FLORAUX

Voici la liste des tributs floraux déposés jusqu'à une heure cet après-midi, sur le corps de E. B. Eddy:

Corporation de la ville de Hull, portes ouvertes; Chs. H. Millen, couronne; M. et Mme J. J. Gormully, étoile; M. et Mme Merryweather, ancre; les membres de la Division Excelsior, des fils du Temple, branche; M., Mme et la famille Barnabé De Repentigny ancre; les contremaîtres, urne; M. et Mme Blakeney, croix; Loge Eddy, No 41, emblème maçonnique; Employés du bureau principal, coussin M. et Mme O. R. Rowley, gerbe; M. et Mme J. McDougall, croix; M. et Mme W. H. Rowley, croix; M. et Mme John Presse, couronne; M. et Cushman, couronne; M. et Mme F. A. Henry, couronne; M. et Mme S. S. Cushman, ancre; La compagnie Mortimer, Ltée, ancre; La compagnie Mortimer, Ltée, ancre; Département de sulfure, acre; M. et Mme Millen, couronne; M. J. R. Booth, billot scié; Département des articles de papier gerbe; M. et Mme C. Cushman, fleurs coupées; G. B. Pattee et C. Berkeley Powell, coussin; Bureau de la compagnie à Toronto, couronne; W. A. Williams, couronne; Frank McDougall, ancre; Hôpital protestant d'Ottawa, ancre; Président et directeurs de la compagnie, couronne; W. C. Edwards et compagnie, couronne; M. et Mme A. Rosenthal, branche; Dr et Mlle Graham, croix; M. et Mme Marier, couronne; M. F. F. McCoon, croix; Carleton Royal Arch Chapter, couronne; Ottawa Preceptery, Knights of Templar, croix; Thomas Lawson and Son, croix de St. André.

Le conseil de ville de Hull s'est réuni à 2.30 heures à l'hôtel de ville, et de là s'est rendu en corps à la résidence mortuaire et a assisté aux funérailles.

CERTAINS ASPECTS DE L'HISTOIRE DE L'OUTAOUAIS

UNE COMPAGNIE FONDE UNE VILLE...ET PUIS S'EN VA

Deschènes était autrefois, avant son incorporation à la ville d'Aylmer en 1975, une municipalité autonome. On peut dater le début du développement du territoire à l'année 1870, au moment où William et Robert Conroy aménagent une partie des rapides Deschènes, en face du village actuel. Deux scieries et une meunerie seront actionnées grâce à l'énergie bon marché des rapides. En 1895, la Compagnie des tramways de Hull crée une usine hydro-électrique destinée à alimenter son réseau, elle profite de l'occasion pour installer ses hangars et ses ateliers dans le village qui naît lentement près des industries.

Ce développement reste tout de même assez lent et l'arrivée impromptue (et plus qu'imprévue) d'une importante usine d'affinage du nickel, en 1917, prendra tout le village par surprise. Le gouvernement canadien, en effet, désirait que le nickel de Sudbury soit traité au pays et non aux États-Unis, pays neutre, car il s'était aperçu que beaucoup de ce métal était revendu aux Allemands. Et à ce moment, bien entendu, l'Allemagne et les pays Alliés menaient une lutte à mort pour la suprématie du monde. Le gouvernement invite donc la compagnie British North American Nickel à construire à Deschènes de vastes installations, employant plusieurs centaines de personnes à la concentration du métal. Le bâtiment principal mesurait 680 pieds par 250, avec une cheminée de 250 pieds, la plus haute de la région. La venue de cette usine fut, on s'en doute, une véritable manne pour le village. La population augmente, d'autres industries, mineures il est vrai, s'installent à proximité, des services municipaux apparaissent. Le village se sépare en 1920 de la municipalité de Hull-Sud (Lucerne) duquel il faisait partie, pour former la municipalité de Deschènes.

Malheureusement, cette quasi-bénédiction se terminera assez abruptement pour Deschènes. On s'aperçut, en effet, que l'usine n'était plus nécessaire, puisque la guerre était gagnée. La compagnie commença donc à se désintéresser de ses installations de Deschènes. En 1923, l'usine fut rasée complètement et de nos jours seules les fondations de béton apparaissent encore.

BUCKINGHAM

Buckingham, à l'origine fut une agglomération exclusivement anglophone, comme ce fut le cas d'ailleurs d'un grand nombre de villes et villages de l'Outaouais: Hull, Wakefield, Aylmer,... Buckingham deviendra progressivement canadienne-française avec l'arrivée d'ouvriers originaires de la vallée du St-Laurent en quête d'un emploi.

Le tout premier colon fut Justus Smith, de Montréal, qui vint s'établir sur le site de la ville en 1823. Il était attiré, c'était courant à l'époque, par les chûtes de la rivière Le Lièvre. L'abondante énergie de celles-ci furent mise à contribution par la construction d'une scierie sur la rive ouest, suivie d'une seconde sur la rive est. La population augmente progressivement et conserve encore pour quelques temps une majorité britannique.

Les industries continuent de se multiplier: une pulperie en 1886, remplacée en 1902 par des installations plus importantes appartenant aux Maclaren. Une industrie chimique d'envergure, la seule dans l'Outaouais québécois, s'implante en 1896, pour être vendue en 1902 à l'Electric Reduction Co. (ERCO). À proximité de la ville, de nombreuses mines sont mises en production et embauchent un certain nombre d'ouvriers. Tout ce mouvement d'industrialisation se produit à un moment où la syndicalisation est encore à l'âge héroïque. Le heurt qui se créera bientôt entre ces deux mouvements laissera des traces profondes malgré sa brièveté. En 1906, les ouvriers de la Maclaren demandent une augmentation de salaire et la direction leur oppose son refus. Furieux, les ouvriers décident alors d'entamer une grève sauvage qui sera durement réprimée par la compagnie et qui coûtera deux vies parmi les employés. Aujourd'hui encore, la Maclaren refuse toujours de dévoiler ses archives à ce sujet. C'est dire quel était le niveau des passions au début du vingtième siècle...

Après le dénouement de cette grève, la ville perdit environ un septième de ses habitants, qui préférèrent partir plutôt que de continuer à vivre à Buckingham. Cette dernière, toutefois, se releva de ces incidents et poursuivit son développement. Aujourd'hui, Buckingham compte une dizaine de milliers d'habitants dont un grand nombre travaillent à Ottawa.

PETITE HISTOIRE DU MANOIR PAPINEAU

La Petite-Nation, région située juste à l'est de l'Outaouais métropolitain, se différencie du reste de la vallée par de nombreuses caractéristiques: homogénéité ethnique française, division des terres en rangs, toponymie massivement française. L'explication de cet état de fait réside dans le passé seigneurial de cette région. Son territoire fut en effet concédé en seigneurie dès 1674, bien que la colonisation proprement dite ne se produira qu'au dix-neuvième siècle.

En 1802, elle est acquise par Joseph Papineau, qui choisit la presqu'île de Plaisance pour y bâtir le manoir seigneurial. En 1817, son fils Louis-Joseph Papineau hérite des charges seigneuriales. Celui-ci, politicien aussi fameux qu'ardent, se lance dans l'aventure des Patriotes, en 1837. Après un exil de huit ans, il revient dans la Petite-Nation et entame la construction d'un second manoir, destiné à l'héberger lui et sa famille. Il choisit, sur l'étendue de son fief, l'endroit idéal: un promontoire s'élevant au-dessus de la rivière des

Outaouais. Papineau baptise son Domaine (partie du fief réservée au seigneur en propre) du nom de Montebello, qui désignera bientôt, par ricochet, le village qui naît à proximité. Le manoir lui-même consiste en un sous-sol, un rez-de-chaussée et un étage, le tout ayant une allure vaguement médiévale, un peu à cause des curieuses tours d'angle. Ce bâtiment, en plus d'abriter le seigneur, a aussi une fonction utilitaire car c'est là que le seigneur reçoit le cens et la rente de ses censitaires. Le manoir était donc, en quelque sorte, le centre et le coeur de la seigneurie. Après la mort de son bâtisseur en 1871, la propriété passe à Louis-Joseph-Amédée, son fils, puis à Louis-Joseph-Philippe-Amédée, son petit-fils. La veuve de ce dernier vendit en 1929 le manoir au Seignior Club. Ce Club privé très sélect érigea juste au nord un vaste bâtiment en bois rond, le fameux Château Montebello, aujourd'hui un hôtel de la chaîne du Canadien Pacifique.

Le manoir Papineau reste pour notre époque un des derniers témoins du passé seigneurial du Canada-Français.

IRONSIDE: LA SIDÉRURGIE DANS L'OUTAOUAIS

L'Outaouais québécois semble aujourd'hui une région bien peu propice à la métallurgie du fer, à en juger par l'absence de ce genre d'activité. Il n'en fut pas toujours ainsi. Au siècle dernier, eut lieu une tentative (et même deux) pour implanter ici des industries de cette sorte. Malheureusement, les deux essais se soldèrent par des échecs complets.

Un peu au nord de Hull, près de l'intersection entre les boulevards Cité-des-Jeunes et des Hautes-Plaines, gisent encore les restes d'une vieille mine de fer qui fut exploitée sporadiquement jusque'en 1918. Cette mine, qui se trouve aujourd'hui dans le parc de la Gatineau, produisait un minerai qui était transporté en charrettes le long du chemin Freeman jusqu'à la rivière Gatineau. Des barges prenaient ensuite le chargement et le convoyait vers les aciéries américaines en plein essor à l'époque. On conçut vite le projet de transformer sur place le minerai pour économiser les frais de transport. En conséquence, la Canadian Iron Mining and Manufacturing Co., en 1866, construisit un haut-fourneau à charbon près des quais de chargement du minerai, en bas du chemin Freeman. Cette installation ne réussit pas toutefois à produire les résultats escomptés et, moins d'une année plus tard, le minerai reprenait le chemin habituel.

Quelques temps plus tard, en 1875, la Ottawa Iron and Steel Co. tenta une expérience similaire, juste de l'autre côté de la rivière Gatineau, où elle exploitait elle aussi une mine de fer. Cette seconde tentative eut un dénouement semblable à la précédente, la compagnie devant même fermer ses portes et détruire ses installations. Elle abandonna aussi un très séduisant projet de construire à proximité du haut-fourneau une vaste usine de laminage.

Comme on le voit, l'aventure du fer outaouais fut aussi brève que malheureuse. Alors que les ruines du premier haut-fourneau, dans le prolongement du chemin Freeman, étaient encore visibles il y a quelques années, aujourd'hui plus rien ne subsiste de cette aventure que le nom d'un ancien village au nord de Hull, près des quais de chargement: Ironside.

Charles Millar
Journaliste

TRAVAIL DE RECHERCHE SUR LA FERME DU CASTOR

AVANT-PROPOS

Plusieurs démarches et rencontres, beaucoup de paperasse, des recherches d'archives, des interviews et leur enregistrement et la rédaction de rapports de recherches ont précédé la publication des trois extraits de rapports signés Alyne LeBel: Commerce du bois dans l'Outaouais et au Québec au XIXième siècle (Asticou, Cahier no 26:17-21); Une ferme forestière dans l'Ouest du Québec, la ferme du Castor (Asticou, Cahier no 30:24-34) et Culture matérielle des travailleurs forestiers, dans le présent cahier. Rapports et enregistrements ont été confiés aux Archives nationales du Québec, Centre régional de l'Outaouais où l'on a créé le fond Ferme du Castor.

J'ai initié ce travail de la Reconstitution historique de la Ferme du Castor quelques mois après l'achat des lots 16, 17 et 18 du Rang IV du canton de Sicotte en janvier 1976. L'assistance financière nécessaire à ces recherches est venue du Service de Placement étudiant (ministère Travail et Main d'oeuvre du Québec) en 1976 et du ministère fédéral de l'Emploi et de l'Immigration (Programme Jeunesse Canada au Travail) en 1977.

Cette recherche historique devait être conjuguée à des fouilles archéologiques sur l'emplacement "actif" de la ferme, c'est-à-dire sur les sites de construction des bâtiments anciens et leurs alentours immédiats mais les fonds requis pour cet aspect de la recherche ne furent pas alloués.

Encore aujourd'hui, je crois que c'est par une fouille systématique d'un des "dépôts" établis par les compagnies forestières en cette période de notre histoire régionale (XIXième siècle) qu'un tableau un peu complet de la vie de la population de ce temps pourra être établi. Les pièces muséologiques que ces fouilles procureraient pourraient alors figurer en bonne place dans ce "Musée des Grandes-Rivières" qui tarde tant à être fondé!

Pierre Moreau

LA CULTURE MATÉRIELLE DES TRAVAILLEURS FORESTIERS

A. RECRUTEMENT ET CONDITIONS DE TRAVAIL

Les compagnies faisaient continuellement face à un problème fondamental: la rareté de la main d'oeuvre. Pour le résoudre elles se tournèrent vers les nouveaux immigrants. Ces derniers s'avèrent d'ailleurs une clientèle de choix car ils se contentent de salaires peu élevés.

Déjà en 1906, la compagnie Gilmour décide d'engager des immigrants écossais pour travailler aux usines et aux étables¹¹⁹. Les Écossais n'étaient pas les seuls immigrants à vouloir travailler en forêt, comme nous le signale le P. Guinard:

"Au début, les bûcherons se composaient non seulement de Canadiens mais aussi d'Écossais, d'Irlandais, d'Anglais et d'Américains"¹²⁰.

Le sort des immigrants est peu enviable: ils doivent subir les brimades de leurs confrères canadiens-français un peu xénophobes qui les accusent à tort de leur ravir des emplois. Ainsi en 1913, le Consulat d'Australie doit intervenir auprès des Gilmour pour se plaindre des mauvais traitements que huit ou dix de ses ressortissants auraient subi à Maniwaki par un groupe de Canadiens-Français encouragés dans leur oeuvre par le contremaître Thomas Lasckke. De plus, ayant refusé de se défendre, ils perdirent leur poste et un mois de salaire gagné¹²¹.

Peu à peu, les chantiers se vident des immigrants, laissant les Canadiens-Français seuls maîtres de la forêt. C'est dans la région de Maniwaki que la compagnie trouvait ses cohortes de bûcherons. M. Hector Dault nous rappelle à ce sujet que le bureau de la compagnie Gilmour se trouvait à Maniwaki et qu'il fallait y passer sans faute pour être embauché. Toutefois, il arrivait que l'on engage des travailleurs aux abords même des fermes ou des chantiers lorsque les besoins en hommes étaient plus pressants¹²².

Signalons également que les Indiens de la région étaient acceptés sur les chantiers. En effet, leur connaissance de la forêt en faisait des travailleurs d'élite. Cette lettre écrite au diocèse de Montréal en fait foi:

"Aptitude pour le travail; l'expérience ne permet pas d'en douter. Il y a des sauvages employés dans les chantiers, il y en a dans les différentes parties du pays qui gagnent leur vie sur de petites fermes."¹²³

Toutefois, une rivalité entre Canadiens-Français et Anglais demeure. La compagnie choyait les anglophones au détriment des francophones et les postes importants d'agents ou de

"foreman" étaient aux Anglais tandis que les bûcherons étaient surtout francophones¹²⁴.

À chaque travailleur engagé était assigné un rôle très précis que nous tenterons d'expliquer. Le premier de ces rôles étant bien entendu le travail en forêt proprement dit, c'est-à-dire la coupe du bois. D'autres bûcherons devaient parfois faire la "slash" comme ce fut le cas lors de l'inondation du Baskatong. La "slash" consiste à couper le bois d'une zone désignée à l'inondation. Les branches de bois inutilisables sont immédiatement brûlées pendant que les billots sont disposés de telle sorte que le courant puisse les emporter¹²⁵.

Plusieurs autres fonctions se rattachent directement à celle du bûcheron. Ainsi les "coupeurs de chemin"¹²⁶ préparaient des voies d'accès aux chantiers ou aux cours d'eau. De plus on compta parmi les travailleurs des "Rouleux de bois"¹²⁷. Évidemment tout ce monde obéissait à un contremaître, fonction souvent tenue par le "jobber" qui est un sous-contractant.

Toutefois, il serait bon de souligner que la coupe du bois ne commence que lorsque le mesureur a, dans l'exercice de ses fonctions, sondé, mesuré et établi les plans de coupe¹²⁸. Les travaux forestiers étaient cependant placés sous l'étroite surveillance d'un inspecteur gouvernemental appelé "Bushranger"¹²⁹.

Lorsque les forêts commençaient à se tarir, la compagnie devait à nouveau chercher à étendre sa zone d'exploitation. Des hommes étaient alors envoyés à la recherche de nouvelles zones propices pour prendre connaissance des différentes essences de bois qui s'y trouvaient¹³⁰.

De son côté, le poste de garde-feu semble remonter aux années 1920. En effet, les feux causaient d'énormes pertes et ce travail de prévention s'avérait essentiel. Toutefois, il est bon de souligner que les salaires des gardiens étaient versés par le gouvernement alors que les compagnies choisissaient les hommes¹³¹.

Un autre emploi créé au début du siècle, sans doute, est celui de surveillant des "pirates des rivières". Bien que quelque peu romanesque, le nom exprime bien la fonction: il devait veiller à ce que le bois ne soit pas détourné de son trajet par des voleurs désireux de faire réserve de bois à bon compte¹³².

Mais cette surveillance ne s'appliquait pas seulement au bois car l'été voyait forêts et chantiers vidés de tous leurs bûcherons. Les "keep-overs" remplis de denrées et de marchandises ne pouvaient évidemment pas être abandonnés sans gardien. Ce dernier voyait, entre autres responsabilités, à retourner les poches de marchandise pour les préserver de l'humidité et des rongeurs¹³³. M. et Mme Johns rappellent que dans plusieurs cas, ces surveillants étaient des personnes âgées, souvent célibataires, sans famille ni point d'attache¹³⁴.

Le printemps amenait d'un peu partout des hommes quelquefois avides d'un peu de danger pour faire la drave. Certains étaient des bûcherons en mal de travail durant le printemps et l'été, d'autres étaient des draveurs de métier. Jouant un rôle majeur, le draveur voit au flottage du bois souvent au risque de sa vie.

Le commis jouait lui aussi un rôle important dans l'industrie du bois: il contrôle toutes les entrées et sorties de marchandises et tient les fiches de travail des employés¹³⁵. Mais le personnage le plus important est sans nul doute l'agent de la compagnie, qui en était le représentant direct¹³⁶. Assurant les liaisons entre les différents camps et fermes et le siège social des entreprises, il devait pourvoir à tous les besoins urgents.

Sur la ferme, il y a également un contremaître, qui cette fois habite les lieux mêmes et répond à la compagnie de son bon fonctionnement¹³⁷. Les périodes de production intense forcent la compagnie à embaucher un forgeron pour ferrer les chevaux et réparer les traîneaux et charettes. Mme Rachelle Lapointe nous rappelle qu'il y avait toujours un "handyman", lequel devait, à l'image du forgeron, réparer les traîneaux et les manches de hâches, brisés durant la journée¹³⁸.

Les réserves en marchandises et en outils étant constamment à refaire, leur transport exigeait la présence de chartier¹³⁹. Il est cependant difficile de préciser si ces chartiers étaient choisis parmi les travailleurs de la ferme ou s'ils venaient de l'extérieur.

La place de l'agriculteur était assez importante, et plusieurs hommes y travaillaient. On les connaissait sous le titre de "travaillant de cour" et ils voyaient aux semences et aux fenaisons et aux labours¹⁴⁰. D'autres employés, les "show boys" avaient pour principale tâche de balayer les camps et de pourvoir en bois de chauffage et en eau potable¹⁴¹. Du côté des étables, les tâches étaient diverses. Ainsi le chartier devait mener les chevaux et en prendre soin, tandis que le garçon d'écurie (barn boy) s'occupait des autres animaux¹⁴².

On ne peut parler de la cuisine dans les camps sans aborder la situation de la femme en tant qu'employée, car cette fonction leur revient généralement¹⁴³. Outre la préparation des repas, les femmes devaient installer l'ameublement des cuisines lors de l'établissement du chantier¹⁴⁴. De plus elles devaient parfois agir comme bergères, gardant les troupeaux et aidant quelquefois aux fenaisons¹⁴⁵. Il arrivait rarement qu'un homme soit cuisinier et, suivant ses qualités, il était admiré ou traité de toutes les injures dont la pire était: "Graissoux"¹⁴⁶.

Le travail forestier est sans doute celui dont la bonne marche est le plus influencé par les conditions climatiques, dont l'absence de voies carrossables en été. En effet, l'accessibilité aux nombreux

chantiers dépendait souvent du gel qui durcissait les surfaces boueuses, permettant ainsi le passage des hommes et des chevaux. Lorsque la neige recouvrait le sol, une croûte épaisse et dure formait la route. De plus, le bois gelé cédait beaucoup plus facilement sous la hâche des bûcherons que le bois rempli de sève. Ce sont de tels facteurs qui déterminèrent la saison de travail des bûcherons. Ainsi, il arrivait que la saison commence dès la fin d'août ou le début de septembre pour poursuivre jusqu'en mars ou avril¹⁴⁷. Parfois, la saison commençait seulement en octobre à cause d'une saison estivale trop chaude et de l'abondance des moustiques. Les hommes pouvaient ainsi demeurer dans les chantiers pendant 5 ou 6 mois sans redescendre vers leur famille¹⁴⁸.

À ce sujet, les *MÉMOIRES* du Père Guinard montrent des cas extrêmes: "Certains ne sortaient qu'aux deux ou trois ans"¹⁴⁹. Ces hommes n'avaient ordinairement pas de famille ou de parenté, et leurs amis étaient des confrères de travail. Ils demeuraient donc là en permanence, travaillant tantôt aux chantiers, tantôt à la drave.

Quant à l'agriculture, les nombreux travaux de labour et de semences exigeaient que la saison commence tôt. Ainsi, les travaux agraires débutaient parfois dès avril et se poursuivaient jusqu'au mois d'octobre et parfois même jusqu'en novembre¹⁵⁰.

La compagnie, alors peu soucieuse de la qualité des conditions de travail, cherchait à rentabiliser au maximum le travail de ses employés. La durée de la journée de travail était parfois étirée jusqu'aux limites des efforts humains. Selon M. William Johns, "on travaillait du petit jour, le matin, à la noirceur du soir"¹⁵¹. M. Edmond Parizé confirme ce témoignage, en disant qu'il travaillait 12 heures par jour. Les conditions de travail sont de plus aggravées par des contremaîtres abusifs, et c'est ainsi que la compagnie doit affronter une grève à Bark Lake, en 1912.

Les employés signèrent une pétition pour l'obtention d'heures de travail plus raisonnables, soit de 7 heures à 20 heures. La compagnie refusa ces demandes et imposa un horaire de 5 heures à 19 heures. Les employés firent la grève mais la compagnie répondit en les congédiant et en tentant même d'imposer une amende de \$26.00 à chaque homme pour dommages et intérêts¹⁵². Cependant, les heures de travail s'échelonnaient habituellement entre 7 heures et 18 heures¹⁵³.

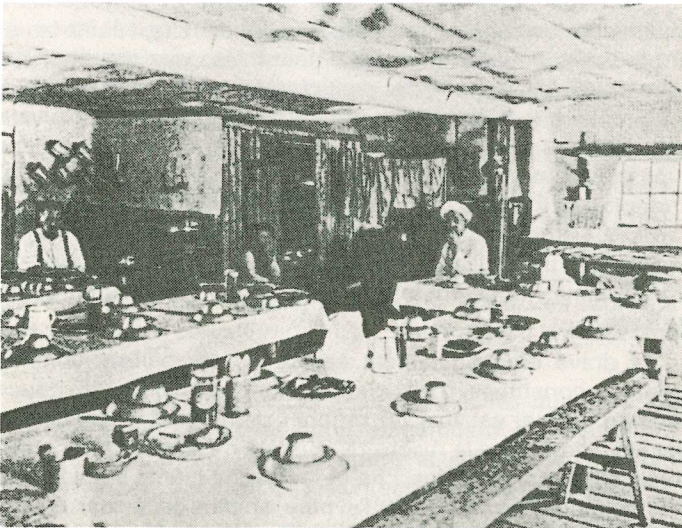
La drave, de son côté, exigeait beaucoup plus des hommes. Des journées de 13 heures étaient parfois imposées par la compagnie, quand elle craignait de ne pouvoir respecter ses échéances¹⁵⁴. De plus, il était monnaie courante de travailler le dimanche même si la semaine normale de travail s'étendait sur 6 jours, comme dans toute l'industrie forestière.

Côté salarial, l'analyse des gains doit se faire à partir de

plusieurs critères. Comme l'âge, l'expérience, le sexe et l'importance de la fonction. Un contremaître gagne ainsi \$40.00 par mois en 1889, soit le double du salaire des bûcherons¹⁵⁵. M. Luck Nivens affirme n'avoir reçu que \$35.00 par mois, en 1915, à titre de contremaître, mais il n'avait que 5 ou 6 hommes sous sa tutelle¹⁵⁶. Le salaire des bûcherons serait passé à \$1.25 par jour, au début du siècle¹⁵⁷. Les travailleurs non spécialisés, quant à eux, auraient vu leur salaire passer de \$15.00 par mois, en 1889, à \$20.00 en 1905. Les "coupeurs de chemins", pour leur part, recevaient \$16.00 en 1889 et \$22.00 en 1905¹⁵⁸.

Quant à la main d'oeuvre inexpérimentée, alors communément appelée "green hands", elle recevait les salaires les plus bas, soit \$18.00 par mois en 1905¹⁵⁹. Signalons notamment dans ce groupe la présence de jeunes adolescents recrutés à cause de la rareté de main d'oeuvre et travaillant pour à peine \$0.50 par jour¹⁶⁰. La situation de la femme est encore pire car elle n'est même pas rémunérée: c'était l'époux qui recevait le salaire même si la femme accomplissait sa propre tâche. Le salaire de la cuisinière équivalait à environ \$20.00 par mois, en 1918¹⁶¹.

Les draveurs recevaient un salaire pratiquement identique à celui des bûcherons, soit environ \$1.00 par jour, en 1915¹⁶². Les salaires agricoles demeuraient cependant à un niveau inférieur: un coupeur de foin aurait gagné \$10.00 par mois¹⁶³.



Réfectoire dans un chantier.

Côté social, la vie de groupe des bûcherons était difficile. Il arrivait que les nerfs deviennent tendus, mais il y aurait eu très peu de querelles, les hommes sachant qu'ils devaient cohabiter pendant 6 mois et plus¹⁶⁴. Les relations entre les contremaîtres et les travailleurs se portaient plus mal en point: il n'était absolument pas question de discuter une décision¹⁶⁵. De plus, il était inconcevable qu'un homme laisse son travail, ne fusse que quelques minutes, pour se reposer¹⁶⁶, et ce indépendamment de sa santé ou du climat.

En 1890, un camp pouvait accueillir de 50 à 60 hommes¹⁶⁷, mais on signale que dix ans plus tard, un chantier comptait environ 35 à 40 hommes¹⁶⁸, alors qu'une quinzaine d'hommes travaillaient à cette époque à la coupe du bois sur la Ferme du Castor. En 1910, on compte de 40 à 50 hommes par chantier, tandis que la Ferme n'héberge plus que 7 personnes¹⁶⁹. Par contre, les années 1912-1913 auraient permis à la Ferme de reprendre une partie de ses activités car environ 23 personnes y auraient travaillé¹⁷⁰. Les années 1920 marquent un déclin important de la ferme, et on n'y compte plus que 3 ou 4 personnes¹⁷¹. En 1928, toutefois, une vingtaine d'hommes auraient travaillé sur la Ferme pour le compte de la C.I.P.¹⁷².

Il n'y a bien sûr aucune comparaison possible entre les outils et les instruments utilisés par les bûcherons, les draveurs et les employés agricoles de l'époque et ceux employés de nos jours. Précisons d'abord que les outils étaient fournis par la compagnie, dans la majorité des cas, mais que les bûcherons devaient les acheter s'ils travaillaient à contrat, c'est-à-dire comme "jobbers"¹⁷³.

Les deux outils de base sont la hâche et le godendard: la première est bien connue, mais pas le second. Il s'agit d'une lame de 5 ou 6 pieds de longueur à laquelle sont fixés deux manchons, un à chaque extrémité. De longues dents forment le tranchant de la lame, et son emploi nécessite deux hommes, même si certains arrivaient à l'utiliser seuls. Pour un bûcheron expérimenté, le choix du godendard est très important: selon M. Luck Nivens, il en existait deux marques, les "Maple Leaf" et les "Simon", ces derniers étant les meilleurs, à son avis¹⁷⁴. Le godendard coûtait entre \$6 et \$8, et la hâche, entre \$1 et \$1.50. Un autre outil complémentaire est la hâche à équarrir, tandis que les hommes traînaient toujours le célèbre petit couteau de poche tout usage.

La drave était également ses outils spécialisés comme les "peevees", constitués d'un manche long d'environ 36 pouces à l'extrémité duquel est fixé un crochet permettant à l'utilisateur de rouler les billots dans la rivière¹⁷⁵. Du côté de l'agriculture, enfin, on retrouve évidemment la fourche et la faux de même que le moulin à foin et le "binder" pour couper l'avoine, en plus de la charrue et de la herse¹⁷⁶.

B. LA VIE QUOTIDIENNE

La garde-robe du bûcheron était des plus rudimentaires. Les rigueurs du climat hivernal forcent le travailleur à se vêtir en conséquence, avec pantalon en étoffe du pays¹⁷⁷. Les plus riches portaient des "breeches"¹⁷⁸ aux formes caractéristiques: très étroits aux chevilles mais très larges aux cuisses. M. Edmond Parizé croit se rappeler que le prix d'un pantalon ordinaire variait entre \$1 et \$3¹⁷⁹. Toutefois, le pantalon seul ne peut protéger des froids atteignant -40° F. Les hommes portaient donc d'épais sous-vêtements de laine¹⁸⁰ dont ils ne se départissaient jamais, même en été. Ils délaissaient cependant les lourds pantalons d'étoffe pour endosser de résistants "bleus de travail" en denim ou en toile¹⁸¹. La laine était à cette époque très appréciée pour sa chaleur et sa résistance, et entrait dans la composition de plusieurs vêtements, comme dans les chemises.

De plus, l'homme prévoyant conservait toujours deux paires de mitaines de laine ainsi que trois ou quatre paires de chaussons de même tissu. Les mitaines de cuir (de chevreuil, d'original ou de cheval) assuraient pour leur part la protection et l'imperméabilité des mains du travailleur¹⁸². Ces mitaines se vendaient \$0.50, en laine, et \$1., en cuir. La tenue du bûcheron comprenait aussi un coupe-vent. Le type de chaussure le plus répandu est sans contredit le "soulier de boeuf", qui est en réalité un mocassin très long et lacé sur le côté, et permettant de s'aventurer dans les bois et dans les endroits humides¹⁸³. Certains confectionnaient eux-mêmes leurs bottes alors que d'autres préféraient les acheter malgré leur prix relativement élevé, soit environ \$1.50.

Les bûcherons en tiraient cependant le maximum des ^(183A) possibilités, les changeant de pied pour qu'elles s'usent également¹⁸⁴. On connaissait aussi l'existence d'un second type de mocassins qui ne montaient que jusqu'à la cheville, cette fois¹⁸⁵.

Les bûcherons pensaient davantage à l'utilité qu'à l'esthétique et à l'hygiène, et certains lavaient fort peu souvent leurs vêtements. Les camps disposaient de savon, mais le vendaient. Les fermes n'en produisaient pas elles-mêmes, mais certains cultivateurs et quelques Indiens en fabriquaient à l'aide du gras des animaux abattus et de la lessive¹⁸⁶. L'absence d'hygiène frappait aussi les dortoirs: la couverture de laine servait tout l'hiver ^(186A), ce qui entraînait certains inconvénients majeurs:

"On se faisait manger par les puces et les punaises. C'était pendant la nuit qu'elles nous 'maganaien't le plus. Elles nous couraient partout dans la figure et sur le corps. Pour s'en débarrasser, il y avait du désinfectant et de la poudre"¹⁸⁷.

Les punaises se transmettaient dans les vêtements et les sous-vêtements. Certains profitaient du dimanche pour laver leur linge, mais d'autres, moins propres, ne le faisaient jamais:

"Il y avait des champions bûcherons, ils achetaient une belle combinaison et la mettaient. Puis, quand ils l'enlevaient, elle était finie. Ils passaient l'hiver avec!"¹⁸⁸

Ces conditions sanitaires et hygiéniques entraînaient souvent des cas de maladie. Ainsi, la compagnie Gilmour and Hughson fait face à une épidémie de petite vérole dans tous ses chantiers de la Haute-Gatineau¹⁸⁹. Les soins étaient apparemment inexistantes sur les chantiers: en cas d'accident, par exemple, le blessé devait parfois attendre deux ou trois jours avant de pouvoir descendre à Maniwaki, seul endroit où il y avait des services médicaux¹⁹⁰. Le transport des blessés se faisait très lentement et le patient risquait par conséquent de mourir en route¹⁹¹. Les compagnies se souciaient d'ailleurs fort peu de la santé de leurs employés, leur faisant même payer les frais de transport jusqu'à Maniwaki¹⁹². Certains devaient tout simplement s'organiser eux-mêmes. Ce n'est que vers le début du siècle que les entreprises firent un effort pour fournir les médicaments essentiels aux différents camps.

Voici une liste retrouvée dans les archives de la compagnie Gilmour and Hughson:

"February 13: 2 doz. Packages condition Pounder
2 bottles carbonic acid
2 bottles liniment Minard's
1 tube hoof ointment"¹⁹³

C'est là l'essentiel de la trousse de premiers soins fournie par la compagnie. Certains hommes, grièvement blessés, mouraient sur les chantiers et étaient enterrés sur place ou encore à Baskatong ou au Castor Blanc.

Après le vêtement, l'alimentation révèle un autre aspect de la vie quotidienne en forêt. Le temps du repas demeurait toujours une période importante de la journée, synonyme de repos et de bonne chère. Il faut d'abord préciser que le plat principal est avant tout constitué de lard, frais ou salé, qui a l'honneur de toutes les tables des camps¹⁹⁴. Les fèves au lard, de leur côté, étaient presque aussi répandues que le lard lui-même, tandis que le pain ne manquait jamais à table¹⁹⁵. L'été, l'assiette du bûcheron était garnie de toutes sortes de légumes produits dans les vastes potagers. Les pommes de terre, les pois, les carottes et les navets venaient changer "l'ordinaire"¹⁹⁶. La mélasse complétait le repas. Quant aux desserts, ils étaient rares mais très appréciés. Toutefois, la pâtisserie dépendait des qualités du cuisinier et de son zèle à l'ouvrage. Les femmes étaient d'ailleurs beaucoup plus débrouillardes et, avec les moyens du bord, arrivaient à confectionner toutes sortes de friandises sans oeufs ou sans beurre. Les tartes à la mélasse ou au vinaigre sont aujourd'hui presque oubliées, mais elles avaient à cette époque une place de choix sur la table du bûcheron¹⁹⁷.

Certains travailleurs s'éloignaient considérablement du chantier et devaient manger dans les bois. Le menu du dîner était alors très simple: lard salé, pain et mélasse. Mais certains, pour varier le menu, mangeaient de la "miouke", mélange de lard et de mélasse¹⁹⁸. Le soir, les travailleurs prenaient le meilleur repas de la journée. L'hiver, par exemple, les compagnies fournissaient le boeuf qui se conservait facilement à cause de la basse température, mais la présence du beurre dépendait des camps, selon qu'ils entretiennent ou non des vaches laitières¹⁹⁹. On consommait cependant très peu de poisson même si les rivières environnantes en regorgeaient²⁰⁰.

On buvait principalement du thé très fort qui permettait de se réchauffer et de discuter tout en le savourant en groupe. Le café était aussi consommé, mais en quantité moindre.

Le repas se prenait ordinairement en silence pour accélérer le service. La nourriture était disposée sur la table et chacun se servait à même les grands plats²⁰¹. Les prix des denrées de base étaient relativement bas, le sucre ne coûtant, par exemple, que \$0.05 la livre. Par contre, un baril de porc salé se vendait environ \$15 ou \$16 en 1890 et un contenant de 329 livres de biscuits coûtait \$29.61 en 1893²⁰². Le beurre se vendait au début du siècle \$0.20 la livre²⁰³.

Le bûcheron, une fois sa journée terminée, disposait de sa soirée en toute liberté, mais les longues soirées d'hiver sont difficiles à meubler. Beaucoup jouaient aux cartes²⁰⁴ mais l'absence d'argent rendait les mises très rares. On jouait souvent pour des sommes symboliques représentées par des allumettes²⁰⁵. Certains, moins friands des cartes, préféraient savourer paisiblement la douceur d'une pipe préparée avec soin. M. Luck Nivens, grand amateur de tabac à pipe, rappelle que le tabac en "twiss" était très répandu, de même que le tabac à chiquer qui se vendait au prix unitaire de \$0.10²⁰⁶. Les fumeurs de cigarettes disposaient de deux sortes de tabac à rouler: le "Petit Bleu" et le "Valiquette Tobacco"²⁰⁷. La fumée s'élevait ainsi au-dessus des petits groupes qui se rassemblaient autour des "conteux d'histoires". Chaque camp avait le sien, qui retransmettait mythes et légendes du temps. Un des héros célèbres pour ses exploits fut un dénommé "Ti-Jean", à la fois rusé, malin et gai-luron incomparable²⁰⁸. Certains bûcherons apportaient avec leurs effets personnels un instrument de musique, le plus répandu étant le violon²⁰⁹. On retrouvait aussi, à l'occasion, quelques harmonicas. Cette musique entraînait la danse, alors que deux ou plusieurs hommes entamaient des "set carrés"²¹⁰. Autour des danseurs, on battait la mesure avec des cuillers et de petits bouts de bois qu'on frappait ensemble ou sur le dos d'un violon. D'autres, plus ingénieux, se fabriquaient des pantins aux membres articulés, les fixaient au bout d'une baguette et les faisaient giguer à l'aide d'une palette de bois²¹¹.

Ces petites fêtes s'arrosaient parfois d'alcool du pays²¹². Toutefois, les compagnies défendaient de boire à leurs employés²¹³,

mais ces derniers faisaient souvent fi de ces recommandations et apportaient secrètement un gallon ou une bouteille de boisson, surtout pour le temps des Fêtes. D'autres profitaient de la montée vers les chantiers pour prendre "un p'tit coup", et il n'était pas rare de voir les hommes arriver ivres aux chantiers, dernier "party" avant le travail²¹⁴. Les boissons préférées de cette époque sont sans contredit le "High Wine" et le "Rye Alcohol"²¹⁵, ce dernier whiskey canadien étant si fort qu'il fallait y ajouter trois portions d'eau pour une d'alcool²¹⁶. Les femmes, de leur côté, étaient peu portées sur les boissons fortes, mais elles possédaient souvent un gallon de vin qui leur permettait de se soutenir en cas de maladie²¹⁷.

On pouvait se procurer de la boisson à Maniwaki et à Baskatong, réapprovisionnement était souvent difficile à cause de la distance. Aussi, des débits clandestins (Blind Pigs) suppléaient aux besoins, souvent avec une boisson-maison baptisée "Moon Shine"²¹⁸.

La religion était un aspect primordial de la vie d'autrefois. La tâche de prodiguer les services religieux aux bûcherons de la Haute-Gatineau revenait aux Pères Oblats de Marie-Immaculée. Ces derniers arrivèrent au Québec en 1841 et montèrent dans les chantiers à peine 4 ans plus tard. On ne signale leur présence à Maniwaki même qu'en 1851²¹⁹. Leur tâche s'avérait parfois très difficile, et les visites étaient espacées:

"Dans les débuts, les missionnaires quittaient en décembre leur presbytère pour adopter, durant 10 à 12 semaines, la vie des curés ambulants. Deux à deux, ils allaient de campement en campement prêcher la parole de Dieu"²²⁰.

Les Oblats ne faisaient qu'une seule visite par hiver dans à peu près chaque chantier, et ce n'est que plus tard que les visites se firent plus fréquentes grâce à l'amélioration des conditions de voyage. Signalons cependant que plusieurs habitants de la région étaient protestants:

"La moitié du rang était catholique, l'autre protestante. On célébrait la messe à chaque mois dans la maison de Bill Snowdy. Une fois, c'était la messe des catholiques, l'autre fois celle des protestants"²²¹.

Les visites se déroulaient surtout dans les cuisines, où on célébrait d'ailleurs la messe²²². En plus de combler les besoins religieux, les missionnaires représentaient le seul lien des gens des chantiers avec le monde extérieur. Ainsi, le soir, les prêtres faisaient fonction de reporters, parlant des inventions nouvelles, des changements politiques et des grands mouvements mondiaux²²³.

CONCLUSION

Au terme de ce travail, nous croyons avoir donné un aperçu

valable de la vie de nos ancêtres qui, par milliers, défrichèrent nos forêts pour le compte des compagnies étrangères. Le mode de vie des Québécois d'aujourd'hui découle en bonne partie, sur une échelle plus vaste, des expériences vécues en des endroits tels la Ferme du Castor.

Avant de généraliser quelque conclusion que ce soit, il faut bien sûr attendre la rédaction d'autres monographies locales et régionales. Il est important, dans cette optique, de conserver toute la documentation orale ou écrite qui a servi de base à ce travail. L'éventuelle mise sur pied d'un cadre d'analyse plus complet à la suite de diverses tentatives, forcera un retour des chercheurs à la documentation déjà établie.

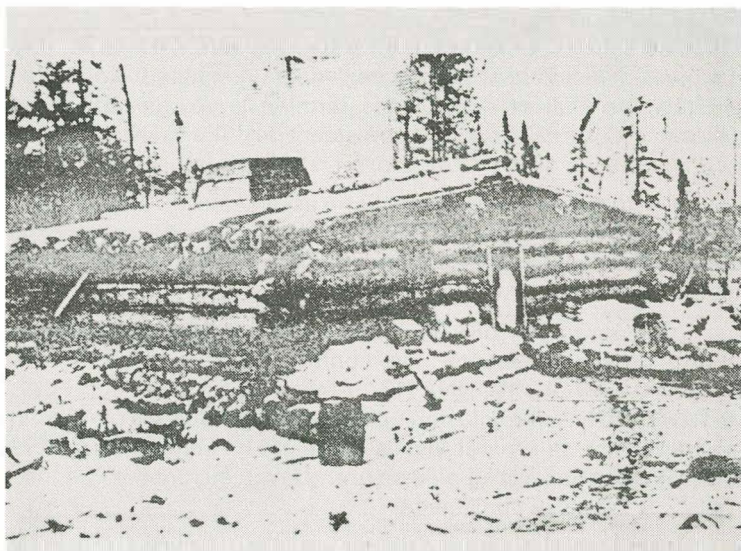
Il ne faut pas oublier que nos forêts créent encore l'histoire: le Québec compte toujours des milliers de bûcherons qui vivent de longues semaines isolés du monde extérieur et continuent ainsi à forger une mentalité particulière. Il serait intéressant à tous les points de vue de comparer la Ferme du Castor d'hier aux campements forestiers d'aujourd'hui.

Alyne LeBel

-
119. Archives Gilmour & Hughson, vol. 114.
 120. L.P. Guéguen, *DOCUMENTS SUR LA MISSION MANIWAKI*.
 121. Archives Gilmour & Hughson, vol. 2.
 122. Entrevue été 1977, M. Olivier Langevin.
 123. R.P. Guéguen. *DOCUMENTS SUR LA MISSION MANIWAKI*.
 124. Entrevue été 1977, M. Harry Johns.
 125. Entrevue été 1977, M. Arthur Lamoureux.
 126. Entrevue été 1977, Mme Rachelle Lapointe.
 127. *IBID.*
 128. Archives Gilmour & Hughson, vol. 110.
 129. *MANUSCRIT ET NOTES DE J.E. GUINARD.*
 130. *IBID.*
 131. Archives Gilmour and Hughson, vol. 116.
 132. *IBID.*
 133. Entrevue été 1977, M. Hector Dault.
 134. Entrevue été 1977, M. et Mme Harry Johns.
 135. Entrevue été 1977, M. Solfat Alie.
 136. J.E. Guinard. *MANUSCRIT ET NOTES DIVERSES.*
 137. Entrevue été 1977, M. Luck Nivens.
 138. Entrevue été 1977, Mme Rachelle Lapointe.
 139. Entrevue été 1977, Mme Rachelle Lapointe.
 140. Entrevue été 1977, Mme John Gagnon.
 141. Entrevue été 1977, M. Aldé Lyrette.
 142. Entrevue été 1977, M. Solfat Alie.
 143. Entrevue été 1977, Mme Rachelle Lapointe.
 144. Entrevue été 1977, Mme Owen Milmore.
 145. Entrevue été 1977, M. Hilaire Lyrette.
 146. Entrevue été 1977, M. Louis Cyr.
 147. Entrevue été 1977, M. William Johns.
 148. Entrevue été 1977, M. Hilaire Lyrette.
 149. Mémoires du R.P. Guinard, O.M.I. (sans précision).
 150. Entrevue été 1977, Mme Joseph Gauthier.
 151. Entrevue été 1977, M. William Johns.

152. Archives Gilmour and Hughson, vol. 116.
153. Entrevue été 1977, M. John Gagnon.
154. Entrevue été 1977, M. Magloire Lyrette.
155. Archives Gilmour and Hughson, vol. 149.
156. Entrevue été 1977, M. Luck Nivens.
157. Archives Gilmour and Hughson, vol. 389.
158. Archives Gilmour and Hughson, vol. 143 et 149.
159. Archives Gilmour and Hughson, vol. 143.
160. Ibid, vol. 12.
161. Entrevue été 1977, Mme Joseph Gauthier.
162. Entrevue été 1977, Mme Rachelle Lapointe.
163. Entrevue été 1977, M. et Mme Harry Johns.
164. Entrevue été 1977, Mme Owen Milmore.
165. Entrevue été 1977, M. Joseph Potvin.
166. Ibid.
167. Entrevue été 1977, M. Herménégilde Merleau.
168. Entrevue été 1977, M. Olivier Langevin.
169. Entrevue été 1977, M. William Johns.
170. Entrevue été 1977, M. Joseph Potvin.
171. Entrevue été 1977, Mme Joseph Gauthier.
172. Entrevue été 1977, Mme Henry White.
173. Entrevue été 1977, M. Luck Nivens.
174. Entrevue été 1977, M. Luck Nivens.
175. Archives Gilmour and Hughson, vol. 2.
176. Entrevue été 1977, M. Luck Nivens.
177. Archives Gilmour and Hughson, vol. 110.
178. Entrevue été 1977, M. Magloire Lyrette.
179. Entrevue été 1977, M. Edmond Parizé.
180. Entrevue été 1977, Mme Owen Milmore.
181. Entrevue été 1977, M. Joseph Potvin.
182. Entrevue été 1977, M. Edmond Parizé.
183. Entrevue été 1977, M. Magloire Lyrette.
184. Entrevue été 1977, M. Polycarpe Dault.
186. Entrevue été 1977, Mme Joseph Gauthier.
- 186A. Entrevue été 1977, M. Hector Dault.
187. Entrevue été 1977, M. Victor Flansbury.
- 183A. Voir Appendice "N": Prix de différents articles en 1914.
188. Entrevue été 1977, M. Hilaire Lyrette.
189. Archives Gilmour and Hughson, vol. 116.
190. Entrevue été 1977, M. John Gagnon.
191. Entrevue été 1977, Mme Rachelle Lapointe.
192. Entrevue été 1977, M. Olivier Langevin.
193. Archives Gilmour and Hughson, vol. 116.
194. Entrevue été 1977, M. William Johns.
195. Mémoires du Père Guinard.
196. Entrevue été 1977, Mme Owen Milmore.
197. Entrevue été 1977, Mme Owen Milmore.
198. Entrevue été 1977, M. Arthur Lamoureux.
199. Entrevue été 1977, Mme Joseph Gauthier.
200. Entrevue été 1977, M. et Mme Henry White.
201. Entrevue été 1977, M. John Gagnon.
202. Archives Gilmour and Hughson, vol. 388.
203. Entrevue été 1977, M. Polycarpe Dault.
204. Entrevue été 1977, M. Alonzo Milford.
205. Entrevue été 1977, M. Julien Dault.
206. Entrevue été 1977, M. Luck Nivens.
207. Archives Gilmour and Gilmour and Hughson, vol. 116.
208. Entrevue été 1977, M. Louis Cyr.
209. Entrevue été 1977, M. William Johns.
210. Entrevue été 1977, M. et Mme Henry White.
211. Entrevue été 1977, Mme Owen Milmore.
212. Entrevue été 1977, M. Edmond Parizé.
213. Entrevue été 1977, M. Louis Cyr.
214. Entrevue été 1977, Mme Rachelle Lapointe.

215. Entrevue été 1977, M. Landford Davis.
216. Entrevue été 1977, M. Luck Nivens.
217. Entrevue été 1977, Mme Joseph Gauthier.
218. Entrevue été 1977, M. Magloire Lyrette.
219. Archives des O.M.I., Documents sur la mission de Maniwaki.
220. Ibid.
221. Entrevue été 1977, M. et Mme Henry Johns.
222. Entrevue été 1977, Mme Joseph Gauthier.
223. J.E. Guinard. *MÉMOIRES*, p. 41.



Cabane en bois ronds où se logeaient
les hommes de chantiers.

CHRONIQUE DE LA S.H.O.Q.

Le 11 octobre 1984, lors de notre assemblée générale et de nos élections annuelles, le Dr. Louis-Marie Bourgoin, président de la Société historique, nous présenta une conférence intitulée HULL, CE NOM.

Le 29 novembre 1984, l'un de nos membres et directeur, M. Arthur Guertin, nous a présenté une conférence accompagnée de diapositives, ayant pour titre RÉCITS DE VOYAGES À TERRE-NEUVE.

Le 20 mars 1985, le Dr. Louis-Marie Bourgoin, président de notre société, a présenté une conférence intitulée LE NOTAIRE NÉRÉE TÉTREAU, PERSONNAGE TRÈS MARQUANT DE L'HISTOIRE DE HULL.

Le 23 mai 1985, le Dr. Louis-Marie Bourgoin, notre président, a présenté une conférence intitulée PERSONNAGES HISTORIQUES DE NOS CIMETIÈRES HULLOIS ET DES ENVIRONS.

Pour le 28 juin 1985, à l'instigation de Noëlla Dufresne, trésorière de notre société, nous avons organisé un voyage en autobus à caractère historique en suivant le côté nord de la rivière Outaouais. Nous sommes partis de l'ancien presbytère Notre-Dame de Grâce de Hull et nous avons terminé le voyage au Château Dufresne à Montréal. En route le président de notre société a souligné et commenté les différents endroits historiques rencontrés.

Le 10 octobre 1985, lors de notre assemblée générale et de nos élections, M. Arthur Guertin, membre et directeur de notre société, nous a présenté une conférence accompagnée de diapositives, ayant pour sujet VOYAGE AUX ÎLES MINGAN.

Le 28 novembre 1985, le Dr. Louis-Marie Bourgoin, président de notre société, a présenté une conférence intitulée PHILÉMON WRIGHT: RÉVOLUTIONNAIRE AMÉRICAIN OU LOYALISTE BRITANNIQUE. La conclusion qui s'impose, fut qu'il n'a été ni un vrai révolutionnaire, ni un vrai loyaliste. Il a été en somme un émigrant américain assez aisé et en plus un grand favori du régime britannique en place à l'époque au Canada.

Notre société historique remercie chaleureusement l'Université du Québec à Hull qui, grâce à son recteur M. Jean Messier, nous a fourni les différents locaux, nécessaires à la poursuite de nos activités.

Me Marie-Thérèse Marcil-Bourgoin
Secrétaire de la S.H.O.Q.



Droits réservés par la Société historique de l'ouest du Québec Inc. Dépôt légal, 4ième trimestre 1985. Bibliothèque nationale du Québec, Bibliothèque du Canada.

Asticou, Cahier nos 1 et 2 (deuxième impression): \$1.00

Asticou, Cahiers nos 3-8: \$1.00 chacun.

Asticou, Cahier no 9: \$2.00.

Asticou, Cahier double nos 10-11:

"La presse québécoise et hulloise d'expression française" \$2.00.

Asticou, Cahier no 12

"Buckingham 1906" (deuxième impression): \$2.00.

Asticou, Cahier no 13: \$2.00

Asticou, Cahier no 14: \$2.00

Asticou, Cahier no 15: \$2.00

Asticou, Cahier no 16: \$2.00

Asticou, Cahier no 17: \$2.00

Asticou, Cahier no 18: \$2.00

Asticou, Cahier no 19: \$2.00

Asticou, Cahier no 20: \$2.00

Asticou, Cahier no 21: \$2.00

Asticou, Cahier no 22: \$2.00

Asticou, Cahier no 23: \$2.00

Asticou, Cahier no 24: \$2.00

Asticou, Cahier no 25: \$2.00

Asticou, Cahier no 26: \$2.00

Asticou, Cahier no 27: \$2.00

Asticou, Cahier no 28: \$2.00

Asticou, Cahier no 29: \$2.00

Asticou: Cahier no 30: \$2.00

Asticou: Cahier no 31: \$2.00

Asticou: Cahier no 32: \$2.00

Edgar Boutet, *85 ans de théâtre à Hull*, Hull, S.H.O.Q., 1968, \$3.00.

N.B.: - Tous les prix indiqués ci-dessus sont sujets à changement sans autre préavis.

- Également disponible en série complète (1 à 33) pour \$40.00.

Jacques Guoin, *William Henry Scott ou le destin romanesque et tragique d'un rebelle de 1837*, Hull, S.H.O.Q., 1972, (nouv. éd. augm. d'un chapitre inédit, Hull, S.H.O.Q., 1980, 40 p. \$3.00)

Guillaume Dunn, *Les Forts de l'Outaouais*, Montréal, Éditions du Jour, 1975, 168 p.: \$4.95.

Lucien Brault, *Aylmer d'Hier/ of Yesteryear*, Aylmer, 1981, 272 p. \$12.00.

Jacques Guoin, *Lettres de guerre d'un Québécois (1942-1945)*. Montréal, Éditions du Jour, 1975, 343 P.: \$9.95.

Joseph Jolicoeur, *Histoire anecdotique de Hull*, Hull, S.H.O.Q., 1977, 100 p.: \$3.50.

Joseph Jolicoeur, *Histoire anecdotique de Hull*, Tome II, HULL, S.H.O.Q., 1979, 117 p.: \$4.00.

Nota: Toutes ces publications sont en vente au siège social de la S.H.O.Q., C.P. 1007, Place du Portage, Hull, Québec J8X 3X5 et dans toutes les bonnes librairies.

\$2.00 dollars